

CHAPITRE IX.

DE L'UNITÉ PRIMITIVE DU LANGAGE.

On rattache ordinairement à l'histoire de la Tour de Babel la cessation de l'unité primitive du langage. L'assyriologie, au point de vue de la philologie générale, ne nous donne aucune lumière particulière et nous n'avons à attendre d'elle la solution d'aucun grand problème de linguistique, parce que l'assyrien, comme nous aurons occasion de le montrer plus loin, est une langue purement sémitique, qui prend son rang dans cette famille de langues flexionnelles, à côté de l'hébreu, de l'araméen, de l'arabe et de l'éthiopien, et ne peut guère, par conséquent, nous apprendre que ce que nous savions déjà par ces derniers idiomes, depuis longtemps connus.

Les découvertes assyro-chaldéennes nous promettent néanmoins, grâce aux tablettes bilingues qu'elles ont exhumées des décombres où elles étaient ensevelies, d'apporter à la philologie comparée un concours aussi précieux qu'inespéré.

C'est à cette dernière science qu'il appartient, en dehors de l'histoire, dont le témoignage est d'ailleurs suffisant, de résoudre le problème de l'unité primitive du langage. Mais elle est jeune encore, et malgré la rapidité merveilleuse de ses progrès et l'ardeur infatigable qu'elle a inspirée à ses adeptes, elle n'a pu dissiper toutes les obscurités; jusqu'ici il lui a été impossible de renouer la chaîne brisée du langage humain et elle ignore même, à l'heure présente, si elle parviendra à en retrouver tous les anneaux essentiels. Ses efforts n'ont pu aboutir qu'à ce résultat, qui n'est pas d'ailleurs, tant s'en faut, à dédaigner : établir scientifique-

ment la *possibilité* de l'unité primitive des langues et fournir de fortes présomptions en faveur de leur communauté d'origine.

M. Max Müller, après avoir résumé dans ses belles leçons sur *La science du langage* tous les travaux de la linguistique, conclut en ces termes : « Dans l'étonnante fécondité de la première émission des sons..., et dans le triage instinctif de ces racines que firent ensuite différentes tribus, nous pouvons trouver l'explication la plus complète de la divergence des langues, toutes issues d'une même source. Nous pouvons comprendre, non seulement comment le langage s'est formé, mais aussi comment il a dû nécessairement se scinder en une foule de dialectes, et nous arrivons à cette conviction que, quelque diversité qui existe dans les formes et dans les racines des langues humaines, on ne peut tirer de cette diversité aucun argument concluant contre la *possibilité* de l'origine commune de ces langues. C'est ainsi que la science du langage nous conduit jusque sur cette cime élevée d'où nous pouvons contempler l'aurore même de la vie de l'homme sur la terre, et où ces paroles de la Genèse, que nous avons si souvent entendues depuis notre enfance : « Toute la terre n'avait qu'un seul langage » et un seul parler¹, » nous offrent un sens plus naturel, plus intelligible et plus scientifique que nous ne leur connaissions auparavant². »

¹ Gen., xi, 1.

² Max Müller, *La Science du langage*, traduction Harris et Perrot, 1^{re} édit., p. 426; 2^e édit., p. 495. — « M. Max Müller, a écrit au sujet du passage que nous venons de citer M. Benfey, l'un des plus célèbres linguistes allemands, M. Max Müller parle de la possibilité d'une origine commune à toutes les langues. Personne, en effet, ne pourra contester cette possibilité. Quand nous voyons jusqu'à quel point peuvent s'écarter l'une de l'autre des langues dont la relation généalogique est incontestable, nous pouvons concevoir comme possible que des langues entre lesquelles nous ne sommes actuellement capables d'établir aucun rapport, sortent

La philologie comparée a démontré isolément la parenté qui relie entre elles les différentes langues de la famille indo-européenne et de la famille sémitique, ainsi que de plusieurs branches de la famille touranienne, mais elle n'a pu aller plus loin. Comment établir que ces diverses familles elles-mêmes ont une souche unique et ne sont que des rameaux divers sortis primitivement d'un même tronc? Pour l'établir, il faudrait reconstruire dans son entier, ou à peu près, l'arbre généalogique des langues. Par malheur, les éléments nécessaires font défaut. Que d'idiomes antiques ont disparu sans retour! Que de tribus, que de peuplades n'ont point laissé sur la terre de souvenir de leur passage! Les sons articulés dont elles se sont servies pour se communiquer leurs sentiments et leurs pensées n'ont pas laissé derrière eux plus de trace que le sillage d'un navire au milieu de l'Océan.

Ne désespérons pas cependant; on réussira peut-être un jour à réparer d'une manière suffisante les ravages faits par les siècles à l'édifice du langage. En attendant, voici d'après le cardinal Meignan, archevêque de Tours, ce que la linguistique nous apprend sur la question des rapports de la famille indo-européenne avec la famille sémitique :

« Personne ne pense plus aujourd'hui, dit-il, à faire dériver le sanscrit de l'hébreu ou l'hébreu du sanscrit. La seule question que l'on puisse poser est celle de savoir à quelle époque de formation le sanscrit et l'hébreu ont pu être confondus ensemble et ne former qu'une seule langue. Tandis que des savants, dont plusieurs sont éminents, nient toute similitude entre ces deux langues, et, par conséquent, toute communauté d'origine¹; d'autres ont réuni tant d'é-

d'une souche commune; seulement elles se seraient écartées les unes des autres encore plus que les précédentes. » *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1862, p. 186.

¹ M. Chavée a soutenu, dans *Les langues et les races*, Paris, 1862,

léments communs aux langues aryennes et sémitiques, qu'il est vraiment difficile d'attribuer au hasard ces nombreuses coïncidences.

» Il est évident aujourd'hui que la séparation de ces deux familles de langues s'est accomplie longtemps avant l'époque où elles sont devenues langues à flexion. On ne peut, en conséquence, chercher leurs rapports dans leurs systèmes de déclinaisons ou de conjugaisons ni dans les préfixes ou suffixes qui, après la période d'agglutination, ont perdu l'intégrité phonétique et leur signification propre. Il n'y a point, entre l'hébreu et le sanscrit, le même genre de rapports qui existent, par exemple, entre le sanscrit et le grec, et si l'on doit admettre que ce dernier est issu du sanscrit (ou plutôt de la même langue que le sanscrit), dans la période de flexion, on ne peut en dire autant de l'hébreu.

» Nous sommes donc conduits à nous demander si les langues sémitiques et aryennes ont été identiques durant la période d'agglutination. Selon Max Müller, la réponse ne peut être douteuse : la séparation des deux langues a dû précéder la période secondaire du langage; car non seulement les mots aujourd'hui sans signification et transformés en syllabes formatives des dérivés diffèrent dans ces deux familles de langues; mais, ce qui est le plus caractéristique, la manière dont ces syllabes sont rattachées aux radicaux diffère aussi. Dans les langues aryennes, les syllabes, pour la formation des dérivés, sont placées à la fin des mots; dans les langues sémitiques, on les trouve à la fois au commencement et à la fin.

» Il reste donc à chercher l'identité des langues sémitiques

p. 5, « la séparation absolue du parler des Sémites et du parler des Aryens. » Cet opuscule avait été publié d'abord sous le titre de *Moïse et les langues*, dans la *Revue philosophique et religieuse*, mai et juin 1855.

et aryennes dans la première époque du langage : celle du monosyllabisme. Alors encore nous rencontrons une difficulté : toutes les racines aryennes sont monosyllabiques, et, dans l'état présent des langues sémitiques, toutes les racines de ces dernières sont trilitères. Dès lors, il faut admettre que l'identité des deux langages a précédé l'époque dans laquelle les langues sémitiques ont adopté les racines trilitères. En reportant à une époque si lointaine l'identité des langues sémitiques et aryennes, il faut renoncer à l'espérance de retrouver des preuves nombreuses de cette unité première. Qu'est-il resté dans nos langues à flexion de ce qui les constituait à l'époque du monosyllabisme pur ? On compte par centaines de mille (?) les mots qui composent chacune des langues aryennes, mais en réalité toutes les richesses de nos dictionnaires reposent sur un petit nombre de racines. Celles-ci ne dépassent guère un total de cinq cents, et ce nombre restreint de racines est susceptible d'être réduit encore. En supposant aussi cinq cents racines dans les langues sémitiques d'aujourd'hui, quel résultat faut-il attendre de la comparaison de l'hébreu avec le sanscrit ? Elle ne fournira évidemment qu'un petit nombre de coïncidences, qui, dans tous les cas, ne pourraient s'élever jusqu'à cinq cents. Beaucoup de racines communes aux langues aryennes et sémitiques ont dû se perdre et être oubliées avec le temps. D'autres racines ont pu se former depuis la séparation des groupes.

» Remarquons que la signification des mots racines est nécessairement vague, et cette indétermination du sens des radicaux sémitiques est une des grandes difficultés que rencontrent ceux qui étudient l'hébreu. Suivant qu'une même racine est employée dans une conjugaison ou dans une autre, elle a des sens très différents.

» La variété des dialectes a modifié le sens, et l'orthographe des racines a souvent rendu l'identité première méconnaissable.

sable. Les langues aryennes nous montrent combien les consonnes gutturales, dentales et labiales permutent facilement ensemble. Les lettres aspirées sont souvent substituées les unes aux autres. Si les différences qui se produisent dans la sphère des simples dialectes sont considérables, l'écart doit s'accuser bien davantage entre les mots d'une famille de langues et ceux d'une autre. Il y a plus ; lorsque l'on affirme que les langues monosyllabiques n'ont éprouvé aucune altération dans l'intégrité phonétique et dans le sens de leurs racines, on établit une hypothèse démentie par les faits. M. Edkins s'est livré à une étude attentive des dialectes chinois, et il constate que ceux des provinces du nord diffèrent considérablement entre eux. Ils ont changé plus d'une fois les consonnes initiales de leurs mots et perdu plusieurs lettres finales.

» Quand, dans les langues monosyllabiques encore en usage, des mots composés d'une consonne et d'une voyelle éprouvent de tels changements, il faut s'attendre à en trouver de bien plus considérables dans les racines de deux langues qui ont traversé l'époque de l'agglutination, pour devenir langues à flexion.

» N'existe-t-il donc, dans l'état présent du langage, aucun rapport entre le sanscrit et l'hébreu, et devons-nous dire que ces langues représentent deux formes du langage humain aujourd'hui entièrement indépendantes ? Il serait téméraire d'avancer une telle proposition, en présence des tentatives faites par des savants qui, comme Éwald, Raumer et Ascoli, ont établi de nombreux rapprochements entre les langues aryennes et les langues sémitiques. Ces deux derniers sont arrivés à des résultats qu'on n'était pas en droit d'attendre¹. »

¹ Meignan, *Le monde et l'homme primitif selon la Bible*, p. 282-286. — Voir Ascoli, *Studii ario-semitici* ; *Il nesso ario-semitico*, dans les *Studi critici*, t. II, 1877, p. 51-61 ; *Zeitschrift für vergleichende Sprach-*

D'autres linguistes éminents ont également fait de nouvelles recherches, qui ont fortifié les conclusions d'Ascoli. Rudolf von Raumer¹ a montré que l'argument qu'on tire, contre la parenté des langues indo-européennes avec les langues sémitiques, du fait que ces dernières ont des racines trilittères, est sans portée, puisque en réalité beaucoup d'entre elles sont bilittères (les verbes appelés *media geminatae*, etc.)². M. l'abbé Ancessi, dans des essais fort ingénieux, est allé plus loin encore et a établi que la plupart des racines sémitiques, ou même toutes, étaient primitivement composées de deux lettres³. Enfin M. Frédéric Delitzsch, dans ses savantes *Études sur les racines indo-germaniques et sémitiques*, a signalé un si grand nombre de racines communes aux deux familles de langues, qu'il est bien difficile d'en rendre compte par des circonstances accidentelles⁴.

forschung. t. xvii, p. 411. « Il n'est que juste, dit M. Max Müller, de nous arrêter un peu et de ne pas détourner les yeux avec mépris des recherches essayées par des hommes comme Ewald, Raumer et Ascoli. Ces savants, et particulièrement Raumer et Ascoli, nous ont donné, autant que j'en puis juger, bien plus de preuves à l'appui de la parenté du sanscrit et de l'hébreu qu'à mon point de vue nous n'en pouvions attendre. » *Stratification du langage*, trad. Havet, in-8°, Paris, 1869, p. 31-32.

¹ Mort au mois d'août 1876.

² R. von Raumer, *Sendschreiben an Hrn. Professor Whitney über die Urverwandtschaft der semitischen und indogermanischen Sprachen*, Francfort-sur-le-Mein, 1876. Voir aussi ses *Gesammelte sprachwissenschaftliche Schriften*, 1863-1873.

³ Victor Ancessi, *Études de grammaire comparée; la loi fondamentale de la formation trilittère*, Paris, 1874. « La forme trilittère, conclut-il, p. 67-68, n'est qu'une forme artificielle, à laquelle on est arrivé par le double procédé des adformantes et des préformantes. Je dois rappeler aussi que quelques radicaux trilittères sont arrivés aux trois consonnes, en fortifiant la voyelle médiale et en l'élevant jusqu'à la tonalité de l'aspiration. Mais la part de ce procédé a été relativement petite; et c'est au mécanisme des préformantes et des adformantes qu'il faut attribuer le plus grand rôle dans cette évolution. »

⁴ Friedrich Delitzsch, *Studien über indogermanische-semitische*

« Il nous suffit d'ailleurs de savoir, concluons-nous avec le cardinal Meignan, que l'identité primitive des langues aryennes et sémitiques n'a point été impossible dans la période du monosyllabisme de ces deux langues. Si l'on ne peut établir rigoureusement, à l'aide de la philologie, cette identité, on n'est pas fondé non plus à la combattre. Les témoignages historiques de la Bible demeurent avec toute leur autorité. Vouloir remonter de l'état présent du langage humain à l'état primitif, à l'aide des seules lois grammaticales, serait, sans doute, une entreprise téméraire. La confusion des langues est racontée dans la Genèse comme un fait prodigieux. Dès lors il ne faut pas s'attendre qu'on puisse en rendre compte par une explication toute naturelle. L'inconnu, le mystérieux laisse et doit laisser ici, comme dans toutes les questions génésiaques, une large place à l'action miraculeuse de Dieu. Il en est ainsi aujourd'hui, il en sera ainsi toujours¹. »

Wurzelverwandtschaft, in-8°, Leipzig, 1873. Voici un exemple des rapprochements faits par M. Delitzsch, p. 90 : La racine *qahal* signifie primitivement en hébreu, en araméen et en assyrien « appeler » (Cf. le syriaque *qathonito*, « la femme qui crie, la femme querelleuse »), et en particulier « appeler ensemble, convoquer », d'où *qahal*, « l'assemblée. » Le même radical se trouve dans les langues indo-germaniques, sanscrit, *kār-u*, « chanteur; » grec, *κλέω*, *ἐκ-κλη-σία*, *con-cil-ium*, *κῆρ-υξ*, « héraut; » latin, *cal-a-re*, « appeler, convoquer; » gothique, *la-th-ō-n*, « appeler, » mots qui ont le même sens que le verbe et le substantif sémitiques.

¹ Meignan, *Le monde et l'homme primitif selon la Bible*, p. 286-287. Cf. *Manuel biblique*, 9^e édit., t. 1, n° 308, p. 360. — On peut voir aussi, sur l'unité primitive du langage, de Harlez, *La linguistique et l'unité originnaire de l'humanité*, dans la *Revue catholique de Louvain*, décembre 1879, p. 321-336; J.-Fr. Mac Curdy, *Aryo-Semitic Speech, a study in linguistic Archaeology*, in-8°, Andover, 1881. (Sa conclusion est, p. 171 : « From all that has been said it seems to be a just and necessary conclusion that the primitive Aryans and primitive Semites possessed in common a good working vocabulary. » M. Mac Curdy a été

Après les faits dont nous venons de parler dans ce premier livre, la Bible cesse d'être l'histoire générale du monde pour devenir l'histoire particulière de la famille d'Abraham et du peuple de Dieu.

combattu par M. Sayce, dans l'*Academy*, 6 mai 1882, p. 322-324); F. C. Cook, *The origins of religion and language*, in-8°, Londres, 1884, p. 261-481. — Le Dr W. Wright se prononce contre l'unité primitive du langage dans ses *Lectures (posthumes) on the Comparative Grammar of the Semitic Languages*, in-8°, Cambridge, 1890. — La parenté des langues sémitiques et chamitiques est établie par Fried. Müller, *Allgemeine Ethnographie*, in-8°, Vienne, 1873, p. 445; G. Maspero, *Des pronoms personnels en égyptien et dans les langues sémitiques*, Paris, 1872. Cf. C. Abel, *Einleitung in ein ägyptisch-semitisch-indoeuropäisches Wurzelwörterbuch*, in-8°, Leipzig, 1885. Voir surtout, p. 391-393.

LIVRE SECOND

ABRAHAM.

CHAPITRE PREMIER.

CE QUE NOUS APPRENNENT SUR ABRAHAM
LES DÉCOUVERTES MODERNES.

Dans le premier livre de cet ouvrage, nous avons pu suivre presque pas à pas, dans les traditions chaldéo-assyriennes le récit de la Genèse. Il n'en sera plus de même désormais, parce que le rameau hébraïque, appelé à de si grandes destinées, se détache du vieux tronc sémitique. Dieu le transplante dans une autre terre et son histoire devient indépendante de celle de la Chaldée. L'Égypte nous fournira maintenant plus de lumières, à cause des rapports qu'ont avec elle Abraham et sa race; toutefois nous ne quitterons pas la Chaldée sans lui demander le nom de la patrie d'Abraham, et, avant de nous éloigner des rives de l'Euphrate à la suite du patriarche, nous y reconnaitrons, sur le témoignage irrécusable des monuments, les restes de l'antique cité où il vit le jour.

Nous sommes par la foi les enfants d'Abraham, nous faisons partie de cette postérité, plus nombreuse que les étoiles du ciel, que Dieu lui avait promise dans la ville de Haran et dans le pays des Chananéens. Son histoire est donc pour nous comme une histoire de famille, et tout ce qui peut